

# LA VITALITÉ RELIGIEUSE DE LA BRETAGNE

DEPUIS LES ORIGINES CHRÉTIENNES JUSQU'À NOS JOURS<sup>1</sup>

## PROPOSITIONS ET QUESTIONNAIRE

Dans toutes les parties du monde, la Bretagne passe pour le conservatoire traditionnel du catholicisme français. Ce brocard, qui implique une représentation spirituelle et sociale, qui évoque une imagerie pittoresque et significative, est-il bien justifié? Quelle a été, depuis le début de notre ère, la *vitalité religieuse* de notre pays, entendez la vigueur — en 60 à 80 millions d'hommes — de la foi, des vertus et de l'observance qu'impose l'Église? Voici vingt ans que je pose ce problème pour la France entière, en vue de connaître avec précision l'une de ses forces profondes. J'ai montré que si la pensée défie toute mesure, il y a des signes éclatants de la foi et de l'indifférence; que si la conscience morale abrite des intentions cachées, les actes publics dénoncent vertus et vices; que la pratique, enfin, est facile à observer, au point que tous les Français peuvent être rangés en quatre catégories : détachés, conformistes saisonniers, pratiquants réguliers, dévots. Les indices numériques, psychologiques, organiques, moraux, je les ai classés en de nombreux opuscules<sup>2</sup>. Nous demandons à nos confrères de la *Société d'histoire*

1. Résumé d'une communication présentée à l'assemblée générale de la Société, le 16 juillet 1945. L'auteur a constitué une bibliographie méthodique, dont il s'excuse de ne pouvoir donner ici aucune brève.

2. L'essentiel se trouve dans l'*Introduction à l'histoire de la pratique religieuse en France*, 2 volumes, Paris, Presses universitaires, 1943 et 1945 (tirage épuisé), et dans un article récent : *La vitalité religieuse* (*Revue d'histoire de l'Église de France*, 1945, p. 277-306).

*et d'archéologie* de les calculer, convaincus qu'ils nous aideront ainsi à scruter l'âme bretonne avec une rigueur d'attention et de méthode qui nous délivrera des jugements sommaires et de leurs déplorables conséquences<sup>3</sup>. Parcourons successivement le moyen âge, les temps modernes et l'époque contemporaine, pour proposer quelques conclusions et surtout pour poser des questions précises sur l'état véritable du catholicisme breton.

## I

Le christianisme rencontrait en Bretagne un peuple pénétré de magie et de religion. Il appartient à nos archéologues de dresser un inventaire complet et méthodique, accompagné de cartes et de vues, de toutes les reliques sacrées de la préhistoire et de l'occupation romaine<sup>4</sup>. Déjà l'idée de la mort hantait nos lointains ancêtres, déjà les dieux locaux ou universels prospéraient quand apparurent les premiers missionnaires.

Il semble que la religion nouvelle, que le monothéisme ne soulevèrent point l'opposition violente de la magie ni du polythéisme. On peut supposer que le catholicisme romain, malgré sa rigueur dogmatique, liturgique et juridique, ménagea des accommodements orthodoxes. La concorde se fit aussi aisément lorsque les Bretons immigrés introduisirent, avec le monachisme exubérant, la cohorte des saints, la pénitence privée, toute une conception propre de l'Église, du culte et des sacrements<sup>5</sup>.

En somme, quatre civilisations religieuses sont comme superposées ou plutôt interpolées sur notre sol, au début du

3. Notre enquête n'est point purement théorique : c'est avec des maximes primaires sur le catholicisme ou l'athéisme français que l'on oriente propagandes et politiques; l'une de nos ambitions est d'éclairer (non d'endoctriner) le public, les sociologues, le clergé, les hommes d'Etat.

4. Importance d'un classement par ordre de sujets : culte des morts ou du soleil, dieux topiques, domestiques, zoomorphes (voyez, par exemple, les cadres suggérés par M. l'abbé Drioux). Les bons travaux sont assez nombreux pour permettre des cartes et une synthèse.

5. Nous avons maintes fois appelé l'attention sur ce pluralisme des temps barbares

moyen âge : croyances primitives, polythéisme gallo-romain, catholicisme impérial, christianisme celtique. Tels sont les éléments fondamentaux de la spiritualité bretonne.

\* \* \*

Pendant trois siècles, ils sont juxtaposés sur le territoire. Le culte des pierres survit et le relent des superstitions importées par le paganisme classique. A l'est, le catholicisme grandit dans des diocèses circonscrits, tandis que l'ouest se morcelle en plous, que préside un saint et que gouverne un recteur, dans le halo d'un monastère où règnent la ferveur, la rusticité, l'imagination celtiques. L'examen de la toponymie, des monuments, des reliques, des patronages, des *Vitae*, si brillamment poursuivi par nos érudits bretons, aura bientôt fixé l'aire des cultes, la popularité de chaque saint, la part des diverses civilisations dans la période barbare.

La régularité romaine s'imposa au cours du ix<sup>e</sup> siècle, par l'œuvre de nos princes mêmes, qui généralisèrent le système territorial des diocèses. Alors durent s'organiser, comme dans tout l'Empire, le système paroissial et les observances périodiques. Ce bel ordre achevait de se composer quand les Normands débarquèrent, pour tout anéantir.

\* \* \*

. Ce désastre fut l'occasion de la première des renaissances du catholicisme breton, œuvre des féodaux, des moines et, finalement, du peuple<sup>6</sup>. Nos historiens auront à relever tous les signes du renouveau, à supputer la part de chaque facteur, à conjecturer l'inspiration religieuse souvent mêlée aux ambitions profanes (et qui est, nous le rappelons, l'objet propre de notre quête). L'impulsion dut partir des chefs tem-

6. Pour cette période du xi<sup>e</sup> au xv<sup>e</sup> siècle, la thèse de B. Pocquet du Haut-Jussé fournit d'abondantes lumières.

porais, qui restaurent églises et oratoires, mus par l'intérêt politique : le recteur maintient l'ordre, prêche la morale, assure des revenus ; par la vanité : la paroisse accorde au seigneur des hommages, des préséances, des droits honorifiques ; et aussi par la crainte de l'enfer, qui est le signe, trop brumeux, de leur foi. Ils furent secondés par les moines, qui usèrent de trois moyens pour occuper le sol : construction de vastes abbayes, à la place des ruines ou en des sites nouveaux, recouvrement des biens laïcisés (dont beaucoup avaient appartenu à l'Église séculière), prodigieux essaimage de prieurés. Voilà donné le branle, et il sera accentué au XII<sup>e</sup> siècle par le double élan des chanoines réguliers, qui créent dix maisons, plus de cent prieurés, et des Cisterciens, qui fondent douze monastères et quelques granges. Une carte de toutes ces fondations nous rendrait sensible l'effort de « *monachizatio* » de la Bretagne. Et aussi, que cet effort ne part point du cœur de notre pays, mais des régions voisines, dont les grands monastères ont colonisé nos campagnes : preuve de notre faible vitalité, que compensent et raniment l'Anjou, la Normandie, l'Aquitaine. L'action des grands et des moines, pour la seconde fois, fournissait au peuple breton des cadres d'activité religieuse ; mais les plus résistants furent ceux qu'il forgea lui-même : les assemblées générales de la paroisse et les confréries pieuses. Participation administrative, introduction immédiate à la vie culturelle, qui, sans être propres à la Bretagne, convenaient à l'esprit populaire de notre christianisme : nous aimerions que l'on relevât toutes les traces de nos plus anciennes fabriques, de nos plus anciens groupements de dévotion,

Comment apprécier la force véritable du christianisme dans tous ces cadres imposés, proposés ou spontanés, c'est-à-dire la foi, la pratique et les mœurs ? De la foi savante, nous n'avons que les témoignages de Bretons émigrés : Abélard et Bernard de Chartres, Henri Bohic ou Hervé Nédellec, pour nous borner à quelques illustres ; de la foi dogmatique du

peuple, que l'indifférence à l'hérésie baroque d'Éon ou au pseudo-manichéisme des théophantes. Catholicisme faiblement intellectuel et, semble-t-il, faiblement éclairé, mais plein de confiance au miracle, comme le montrent récits et légendes ; d'une ardeur pathétique et d'une générosité dont nous connaîtrions mieux la mesure par l'étude soignée de tous les testaments et donations qui, dans les cartulaires, les archives notariales, les dossiers paroissiaux, laissent deviner l'âme.

Serons-nous davantage frappés par la régularité aux offices et la fréquentation des sacrements ? Trop peu de textes nous renseignent : la modération de certains statuts synodaux, dans le précepte et la répression, éveille notre curiosité, sans la satisfaire. Disons-nous que la soumission au clergé est parfaite ? Ce serait oublier les accès fréquents de la cupidité des grands et le concours du peuple aux actions dirigées contre la fiscalité paroissiale, l'obstination de certains excommuniés, la longueur de certains interdits. Tous ces faits devraient être analysés, en vue de conclusions psychologiques. La vitalité temporelle de l'Église l'ayant portée au delà des frontières qu'elle peut efficacement défendre, faut-il conclure que la vitalité religieuse des fidèles lui offre un appui insuffisant ?

Encore plus délicate est l'appréciation des mœurs. Elles étaient rudes, jusque chez les moines et les évêques. Peu de grandes figures. Une seule canonisation. Mais justice et charité sont-elles peu communes dans un monde qui produit Yves Hérouy et tant de vocations franciscaines, d'établissements charitables, de coutumes sages, et qui montre tant d'affection à la Vierge et aux Saints ? Tous ces symptômes exigeraient un examen approfondi dont le présumé classique d'une foi profonde chez les hommes du moyen âge a, jusqu'à ce jour, dispensé nos historiens.

## II

Cette affection particulière aux êtres surnaturels et aux défunts rendit les Bretons peu sensibles aux prédications de la Réforme qui attaquait leurs plus chers usages. On établira aisément la carte des églises protestantes. Il sera bon de préciser leur composition sociale : noblesse et bourgeoisie tiendront le premier rang ; et leurs motifs, où le sentiment l'emporte sur l'argumentation théologique. Les causes de la résistance ou de l'adhésion nous éclaireront sur la vitalité du catholicisme au XVI<sup>e</sup> siècle. Peut-être la multiplication des croix et calvaires, des chapelles et oratoires, est-elle une réponse de l'orthodoxie aux insurgés. Un recensement des dégâts occasionnés par les guerres de la Ligue — et dont l'étendue reste incertaine<sup>7</sup> — nous fixera sur la situation matérielle des églises. Ainsi serons-nous en état de comprendre la renaissance du XVII<sup>e</sup> siècle.

S'agit-il, comme on le dit souvent, d'une troisième évangélisation de la Bretagne ? Oui, en ce sens que l'Évangile fut à nouveau prêché, pratiqué, selon des méthodes rafraîchies. Les tableaux du paganisme ont été poussés au noir par les prédicateurs et leurs historiens. Plutôt que d'une reconquête, il s'agit d'un réveil. Comme toujours, les religieux y tinrent le premier rôle : réforme des anciens ordres, introduction de nouveaux instituts. L'originalité fut l'application des mesures prescrites par le concile de Trente. Pour la première fois, l'instruction religieuse se propagea avec méthode en Bretagne. D'abord dans le clergé : de 1646 à 1697, tous les diocèses bretons furent dotés de séminaires ; pour entretenir la science du clergé, des conférences ecclésiastiques furent organisées ; pour contrôler son administration et sa conduite, les visites se multiplièrent. Nous souhaiterions que l'étude minutieuse

7. M. Bourde de la Rogerie a bien voulu éclairer mon opinion sur ce point (comme sur bien d'autres sujets).

de toutes ces actions, et surtout des visites, déjà si bien commencée, fût menée à son terme.

L'instruction des laïques fut élevée par les missions, normalisée par le catéchisme, la prédication et les écoles ; la piété stimulée par de jeunes confréries de dévotion et de charité, des pardons et des pèlerinages. Que l'on nous donne sur chacun de ces points des monographies et des thèses !

Preuve que la vitalité religieuse fut vite ranimée : l'abondance des vocations. Cette plèbe de prêtres campagnards qui contribuent aux cérémonies des chapelles, à l'éducation des enfants, mériterait une longue étude. Un renouveau du culte des morts et des saints, de la piété domestique et vicinale, porte notre province au sommet de son exaltation chrétienne. La merveille de ce printemps, ce sont les mystiques : Henri Bremond a scruté ces hommes et ces femmes, enivrés par l'amour de Dieu ; nous aimerions à mieux connaître leurs origines, leurs centres, leur rayonnement. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, la fidélité demeurait, sinon toute la flamme, sauf dans des lieux privilégiés, comme ceux qu'a rénovés Grignon de Montfort. L'immense majorité des fidèles assistent à la messe dominicale et communient à Pâques : nous le savons par les procès-verbaux de visite et les registres d'officialité. La plupart des enfants sont baptisés dans les trois jours, les mourants reçoivent l'extrême-onction : nous le savons par les registres paroissiaux.

Il ne faudrait point croire, cependant, qu'en aucun siècle, la perfection ait été atteinte ou même approchée. Par les remarquables procès-verbaux de visite de l'archidiacre Binet, nous savons que les négligences étaient fréquentes dans le diocèse de Nantes au XVII<sup>e</sup> siècle : retards des baptêmes, mauvaise tenue à l'église, défaillance des clercs. Le malaise intérieur que traduit le jansénisme fut assez peu ressenti en Bretagne. Il éprouva cependant quelques évêques, de petites fractions du clergé, un certain nombre de monastères, quelques bourgeois, quelques servantes de presbytères. Les

travaux qui ont paru, ces dernières années, sur tous les diocèses de la Haute-Bretagne, permettent de dresser des cartes et des états instructifs. Que l'on complète les dossiers, spécialement pour la Basse-Bretagne, et le bilan sera tout établi. Quant aux menaces extérieures, qui venaient du rationalisme, elles font peu de bruit : la Bretagne reste longtemps à l'écart du courant libertin, que de solides études viennent de décrire. Au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle s'accusent des marques d'agitation ou de relâchement. Comme au XVI<sup>e</sup> siècle, les monastères sont en décadence, les vocations se raréfient. Plus qu'au XVI<sup>e</sup>, la pensée prend des allures indépendantes, en des sociétés où noblesse, clergé, bourgeoisie se rencontrent. L'hostilité envers les réguliers se manifeste à l'occasion de l'édit de 1768. Rien de plus significatif que le mémoire adressé le 19 août 1769 par la communauté de la ville de Vannes au comte de Saint-Florentin. Tous ces prodromes d'un changement appellent un recensement attentif.

### III

La Révolution fut la grande épreuve de l'Église bretonne : sa vitalité se traduira par sa force de résistance. Un premier indice est fourni par la statistique des serments de fidélité à la Constitution : quatre sur cinq des assujettis refusèrent (au lieu de moitié dans l'ensemble de la France). Dès mars 93, commence l'insurrection populaire. Dans quelle mesure fut-elle provoquée par la fidélité religieuse ? Quelle fut la part de chaque localité : opposition et condamnations ; exercice du culte et nombre des assistants ; d'autre part, actes sacrilèges, fondation de clubs et de sociétés populaires, célébration des nouveaux cultes, abandon volontaire du conformisme saisonnier ?

\* \* \*

Après le Concordat, la restauration sera lente. M. l'abbé Cariou vient de l'étudier dans le diocèse de Vannes<sup>8</sup> : nous attendons pareille monographie pour les quatre autres diocèses. Et aussi des histoires diocésaines de la période 1814-1914, des articles sur les paroisses, où la vitalité religieuse ferait l'objet d'un examen scientifique (et non sentimental). Les registres paroissiaux, les notes, correspondances et diaires des curés, les comptes rendus de missions, les réponses aux questionnaires de visite, la tradition orale fournissent des données numériques et psychologiques pour chaque commune. Des vues générales ou locales se découvrent dans les archives épiscopales, la presse, et même les rapports administratifs des préfets, recteurs, procureurs. Comment la Bretagne gardera-t-elle quelque originalité dans le cadre de la France nouvelle, à qui elle est liée par la centralisation, les communications, la civilisation ? La centralisation l'expose aux pressions des gouvernements successifs, aux influences parisiennes, au nivellement scolaire ; les communications se multiplient, par routes et voies ferrées, par l'émigration croissante, par la poste. Les nouvelles formes économiques, sociales, intellectuelles vont commencer leur invasion<sup>9</sup>. Or, le résultat de cette infiltration ne sera point de substituer à la quasi-uniformité de l'Ancien régime une nouvelle uniformité. Action et réactions varient d'intensité sur les divers points de notre territoire. Des sortes de seigneuries subsistent aux portes de cités industrielles ou de stations balnéaires ; des influences opposées triomphent selon les moyens dont disposent clergé, noblesse, bourgeoisie voltairienne ou fabri-cienne, meneurs populaires. La vitalité religieuse de la Bre-

8. Mémoire inédit qui lui a valu le diplôme de l'Ecole pratique des Hautes Etudes section des Sciences religieuses.

9. Transformation qui ferait le sujet d'une belle thèse.

tagne ne peut plus être étudiée simplement par décade ; elle doit l'être par canton, par village. Il nous faudrait pour chaque paroisse une histoire minutieuse de la structure sociale, économique, des conditions intellectuelles et politiques, des institutions religieuses et civiles, dont j'ai plusieurs fois proposé le plan<sup>10</sup>. Sans attendre cette bibliothèque idéale, jetons un coup d'œil sur la physionomie de notre Bretagne entre Napoléon et M. Thiers, puis sous la Troisième République.

Comme toujours, les établissements religieux ont inauguré la restauration. L'enquête menée en 1807-1808 par Bigot de Prémeneu auprès des évêques et des préfets atteste la réouverture de presque toutes les maisons de religieuses et déjà apparaissent de nouvelles congrégations : dès 1803, à Vannes, l'Institut du Père Éternel. La floraison sera aussi abondante qu'au XII<sup>e</sup> et au XVII<sup>e</sup> siècle : dans le seul diocèse de Rennes, cinq congrégations furent fondées, qui comptaient à la fin de l'Empire plus de cent maisons. Le mouvement des vocations n'est pas moins impressionnant. De 1802 à 1814, il n'y eut que quatorze diocèses où le nombre des clercs autorisés à recevoir l'ordination dépassa la centaine : les cinq diocèses bretons y figurent, avec 854 sujets, soit le sixième du total ; ils garderont leur rang privilégié sous tous les régimes. Pussions-nous avoir des cartes du recrutement cantonal, par périodes, pour les séculiers et les réguliers : M. le chanoine Perrin<sup>11</sup> en a ouvert la série, dans un remarquable mémoire (inédit).

Sur la pratique religieuse, nous n'avons que des indications fragmentaires. La correspondance de Mgr de Pancemont, de Mgr de Bausset, nous découvre, au diocèse de Vannes, des zones de dévotion. Mais en 1815, J.-M. de la Mennais s'effraie des progrès de l'indifférence dans la région de Dinan. Nous demandons instamment à MM. les archivistes diocésains

10. En dernier lieu, dans l'article cité de la *Revue d'histoire de l'Eglise de France*.

11. Aujourd'hui évêque d'Arras.

et à tous nos confrères de relever les chiffres et les appréciations qu'ils rencontreraient sur ces temps obscurs où se révèle et s'affirme la dissidence de certains pays, de certaines classes.

L'empressement des populations à pourvoir aux besoins du clergé, à relever les ruines, fut moins unanime et spontané que l'on pourrait croire. Il y aura lieu d'étudier par commune et pour toute la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle l'attitude de certains conseils municipaux, et ses causes : pauvreté, avarice ou indifférence.

En face de la religion triomphante, l'irréligion grandit. Toutes les manifestations hostiles nous enseignent : conspiration des libelles, Fédération bonapartiste, résistance aux missions, diffusion de la presse libérale, des sociétés secrètes. Que l'on nous donne des chiffres, des cartes, des références!

\* \* \*

Au cours des grands bouleversements qui se succèdent depuis la fondation de la République, et dont il convient d'observer la répercussion en chaque lieu, le catholicisme breton a subi des défaites, mais il s'est en partie conservé, il a résisté, il a réagi : tels sont les quatre phénomènes que j'évoquerai brièvement, en suppliant nos confrères de rectifier et surtout d'enrichir chacune de mes propositions.

Le plus apparent des reculs est celui de la pratique dominicale et pascale. Il s'est produit surtout dans la Bretagne bretonnante. Les cantons septentrionaux du Morbihan contiennent beaucoup de non-pascalisants, l'est de la Cornouaille, le Haut-Léon, le Trégor, semblent s'être encore davantage éloignés. Comme dans toute la France, les grosses agglomérations sont des foyers de dissidence, à cause de leur composition sociale : en 1937, on estimait à Lorient que 6/7<sup>e</sup> des habitants s'abstenaient des Pâques. Comme dans toute la France, les hommes ont été plus prompts que les femmes

à désertier l'église. Nous souhaitons un relevé de toutes les statistiques, depuis 1875, et que l'autorité épiscopale, de plus en plus soucieuse de précisions, ordonnât une minutieuse comptabilité spirituelle. Un contrôle des émigrés rendrait sensible la faiblesse de la religion personnelle, profonde : dans l'agglomération parisienne, peu de Bretons continuent de pratiquer et, à la deuxième génération, il arrive que les enfants ne soient point baptisés. Même au pays, le conformisme saisonnier résiste mal aux assauts du siècle. Dans les villes, les mariages purement civils sont moins rares, depuis la progression du divorce; il se fait quelques enterrements civils; quelques enfants ne sont point catéchisés; le baptême n'est plus universel. Il est vrai que jusqu'à ce jour, presque tous les détachés sont des émigrés de l'intérieur : ruraux fixés au chef-lieu, fonctionnaires itinérants.

La pratique familiale, elle aussi, a beaucoup baissé : les prières en commun avant et après les repas, au lever et au coucher, sont devenues rares après la guerre de 1914, très rares depuis 1939. Naturellement, la pratique vicinale — prières en commun à la veillée, mois de Marie dans les chapelles ou les maisons, assistance à la communion des malades, gardes funèbres — suit la même courbe descendante.

Certains indices moraux montrent l'affaiblissement du véritable esprit chrétien : baisse de la natalité, haine entre voisins, âpreté au gain. Des paroisses très pratiquantes (que nous pourrions nommer) démentent par tous ces traits la vitalité que leur assiduité au culte semblait traduire.

Dans ce chapitre de l'irrégion bretonne, l'anticléricalisme — d'autant plus virulent chez nous que le clergé a plus de force — tiendra une large place : tous les signes d'hostilité aux prêtres et aux sacrements, toutes les activités des sociétés laïques devront être consignés avec le souci de distinguer, autant que possible, l'insurrection contre l'autorité sacerdotale et l'opposition au christianisme.

La fidélité bretonne se reconnaît à bien des signes. D'abord, en des régions étendues, l'observance dominicale et pascalle — qui ne crée, nous venons de le dire, qu'une présomption — reste majoritaire ou quasiment unanime. C'est le cas d'une grande partie de la Bretagne française et, dans la Bretagne bretonnante, de cantons entiers du Bas-Léon, de la Cornouaille occidentale. A la veille de la guerre, la proportion des non-pratiquants n'atteignait pas 10 % dans la campagne de Fougères, de Vitré, de Redon, pas 5 % dans certains doyennés léonards. Et le succès des pardons et des pèlerinages célèbres se maintenait. (On voudrait sur ce point des précisions numériques <sup>12</sup>.) Beaucoup de foyers conservaient leur culte domestique (ici encore, manquent les observations). Les mœurs, aussi, se ressentent d'une tradition ferme : faible pourcentage des divorces (on se borne souvent à la séparation de corps, dix fois plus fréquente dans le ressort de Rennes qu'à Paris), respect des lois du mariage et natalité généralement élevée dans les régions dévotes.

Un des meilleurs indices de conservation est le nombre et la valeur des clercs. D'après l'*Almanach catholique* de 1931, les cinq diocèses bretons avaient 4.939 prêtres et 934 séminaristes ; Nantes et Rennes : 2,079 prêtres et 422 séminaristes, tandis que deux grands diocèses du Centre, Bourges et Limoges, dont la population réunie est à peine inférieure à celle du couple breton, avaient 932 prêtres et 94 séminaristes. Encore les diocèses bretons ont-ils des milliers de religieux et exportent-ils un contingent nombreux de prêtres soit dans les autres diocèses, soit dans les missions extérieures : pour le premier tiers du xx<sup>e</sup> siècle, je compte plus de 200 prêtres dans les trois congrégations des Missions étrangères, des Lazaristes et du Saint-Esprit. Ce clergé a gardé un grand calme intellectuel dans la crise du modernisme et au milieu des troubles sociaux.

12. Et aussi des précisions sur la fidélité aux rites, sur le sérieux de leur accomplissement. M. Hervé du Hailgouet m'a déjà communiqué, pour ce chapitre de psychologie, des observations instructives.

Le maintien de la sève religieuse ne s'est point accompli sans luttes. La résistance bretonne aux mesures de laïcisation prit des formes violentes : les épisodes consécutifs aux lois de 1901 et de 1905, les réactions contre l'école publique dénotent une résolution que l'on n'attendrait point des pays du Centre. On voudrait une étude impartiale qui permit de discerner les moteurs de ce grand tumulte : obéissance au clergé, aux notables ou à la conscience naturelle, et aussi l'effet produit par les refus de sacrements. Toutes les défenses ecclésiastiques contre l'invasion de la civilisation profane (modes féminines, bals et cinémas, livres et journaux), nous désirons qu'elles soient relevées, pour que l'on examine la réticence, l'assentiment ou la soumission des masses rurales.

La Bretagne a dépassé le stade de la résistance, et son ressort se manifeste dans les fondations, les dévotions et les réveils.

Dès 1850, les dégâts de la Révolution étaient en grande partie réparés. Il y eut sous la Troisième République une émulation de la pierre. Partout, on a remplacé par de vastes édifices les anciens monuments. Ainsi, mon canton natal de Paimpol a rebâti toutes ses églises. Des couvents, des collèges ont surgi à Rennes, à Saint-Nazaire, dans toutes les villes importantes. La plus extraordinaire entreprise fut dans le domaine scolaire. D'après l'*Ordo* de 1937, Nantes avait, pour 267 paroisses, 249 écoles de filles et 181 de garçons ; Rennes, pour 387 paroisses, 197 écoles de garçons, 301 de filles, 31 mixtes et 7 maternelles. Quel est, dans ce prodigieux effort matériel, la part d'un clergé militant, celle des notables et celle du peuple ? la part de la spontanéité populaire et celle de la pression sociale ou morale ?

Que la dévotion extérieure soit en progrès, cela résulte de tous les rapports des curés. Le mouvement pour la fréquente communion s'est aisément propagé en Bretagne : la moyenne des communions d'un pratiquant régulier a doublé, triplé depuis soixante ans. Autour de Fougères, un quart des pra-

tiquants communient aux grandes fêtes. Il serait facile et utile de relever le chiffre des hosties consommées les jours de Noël et de la Toussaint, le premier vendredi d'un mois et certains dimanches, sans choix, dans toutes les paroisses bretonnes.

Aucune province, enfin, ne fut plus accueillante aux grands souffles spirituels : idéalisme du Sillon, générosité des Jeunes Catholiques. La J. A. C. compte en Bretagne environ 800 groupes de jeunes gens, 800 de jeunes filles, atteignant 70.000 ruraux.

\* \* \*

Résumons nos apports et nos requêtes. Première certitude : les idées courantes sur le catholicisme breton sont sommaires et illusoires. Parler de la foi traditionnelle des Bretons, c'est simplifier à l'excès les réalités historiques. Il y a toujours eu en Bretagne coexistence des croyances primitives, du catholicisme orthodoxe, d'oppositions à l'Église. La force de ces divers courants varie sans arrêt : il y a eu des alternances de dévotion et de froideur, plusieurs âges de fer et aucun âge d'or. L'état des diverses parties de la Bretagne n'a jamais été uniforme : entre la Haute et la Basse-Bretagne, les pays de la mer et des monts, les villes et les campagnes, le contraste est frappant.

Si nous recherchons les caractères dominants du christianisme en Bretagne, voici, me semble-t-il, ce qui frappe davantage. C'est une religion à la fois cléricale et populaire : les prêtres des premiers âges sont des saints, les *parochi* du moyen âge, des co-seigneurs, les curés modernes, des recteurs ; quant au rôle du peuple, il apparaît dans l'organisation du « général », la simplicité des croyances, le goût pour les manifestations de foules, l'épanouissement des arts <sup>13</sup>. La tradition de la Bretagne bretonnante est presque exclusivement senti-

13. Thème bien développé par H. Waquet.

mentale et imaginative. Les idées n'y ont qu'une faible part, bien que les Bretons soient doués pour le jeu des idées, comme ils le prouvent surtout hors de leur terroir. Chez eux, l'imagination se tourne principalement vers la mort, depuis les origines préhistoriques jusqu'à nos jours; le sentiment se fixe sur les personnes divines, saintes ou sacrées, avec une prédilection pour la Vierge et pour les saints locaux.

Toutes ces observations, depuis longtemps ébauchées par les historiens, ont moins d'intérêt que l'étude patiente des oscillations religieuses. Je demande à tous les membres de notre Société de réfléchir sur les chapitres qui leur sont le plus familiers, de m'adresser leurs réserves, leurs additions. En somme, voici les points sur lesquels je pense que les recherches — conduites par époque, en chaque diocèse, en chaque paroisse — seraient le plus opportunes :

1° Cadres humains : recrutement et valeur du clergé, personnel et tenue des monastères, répartition et ferveur des confréries;

2° Activité cultuelle et sacramentelle : organisation des cérémonies, densité de la pratique dominicale et pascale, fréquence des communions, résultats des missions;

3° Religion domestique et vicinale;

4° Générosités temporelles : érection des monuments sacrés, depuis les cathédrales jusqu'aux croix de chemin, libéralités pieuses, depuis l'obole de la quête jusqu'au dépouillement testamentaire;

5° Moralité familiale, économique, sociale, confrontée avec les principes chrétiens;

6° Oppositions à l'Église et au christianisme;

7° Étude minutieuse des crises.

Les sources sont aux Archives départementales et municipales, diocésaines et paroissiales, notariales et privées, nationales et romaines. Notre Comité aidera les chercheurs à

s'y reconnaître. Nous signalons l'intérêt spécial des procès-verbaux de visite.

Quant à la méthode et à l'esprit :

1° Faire la statistique de tout ce qui peut être compté, en poussant aussi loin que possible la distinction des catégories. Ainsi, pour les communions pascales, distinguer sexes, générations, classes, professions;

2° Rechercher avec autant d'obstination que de perspicacité les intentions probables et possibles des actions. Ainsi, la part de la coutume, de la vanité, de la peur, de l'espoir, dans un legs pieux;

3° Opérer avec une impartialité absolue, sans souci d'édification ou de scandale, en historien glacé. Plaisirs et déplaisirs des constats sont affaires de l'homme privé : rien n'en doit transparaître dans une étude scientifique.

GABRIEL LE BRAS.

Professeur à la Faculté de Droit de Paris.  
Président de la Section des Sciences Religieuses  
de l'Ecole pratique des Hautes-Etudes (Sorbonne).